

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les 45 ans et le pouvoir

Fernand Ouellette

Volume 7, Number 5 (41), September–October 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59983ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1965). Les 45 ans et le pouvoir. *Liberté*, 7(5), 396–404.

Les 45 ans et le pouvoir

La liberté est puissance.

Locke.

*Il y a eu un moment où Sisyphe
n'a plus pleuré ni souri, où
il a participé de la nature des
roches qu'il soulevait toujours.*

Balzac.

Machiavel n'aurait pu trouver mieux. Décidément mon camarade Jacques Godbout vient d'en prendre un coup. On a presque l'impression que monsieur Pelletier lui donne un coup de pied au cul, avec son plus fin sourire ironique.... Ce qui prouve que le diagnostic d'un journaliste-romancier ne se fonde pas forcément sur une longue fréquentation des coulisses, où se meut le pouvoir occulte. Dès lors, *qui* pourra diagnostiquer *quoi* sans l'apport d'un IBM 7090 de la Compagnie Bull ? La politique, on l'aura compris, est de moins en moins un art, et de plus en plus une technique du compromis ou "une affaire complexe de calculatrices" ! Je risque donc de me réveiller sur le même pavé que mon ami Godbout, avec la même douleur....

1. CHEMINEMENT

Je ne parle pas ici de *stratégie*: ce serait offenser des hommes qui, en général, ont horreur des plans et des grandes vues à la de Gaulle ; je parle de *tactique*. Mais alors, la tactique de monsieur Pearson est digne d'un Machiavel. Il y a dans cette décision quelque chose de profondément génial. Quelle faculté de séduction ! Il choisit trois hommes qui furent des rebelles, qui se sont battus avec passion pour des idées et surtout des hommes.

Ces demi-dieux apparaissaient d'autant plus puissants, qu'ils étaient rarissimes et, qu'en définitive, ils luttèrent pour des valeurs bafouées; ce qui, bien sûr, était l'affirmation d'esprits revendicatifs contre la puissance autocratique, l'apathie et l'entropie. Or, la liberté, de celui qui assume la valeur, n'est jamais rutilante. L'é-mule de Prométhée en arrive à se demander s'il n'est pas qu'un jouet, une ombre, un donquichottiste qui s'imagine se battre. Son insécurité est si foncière, que sans cesse ses belles certitudes cô-toient l'abîme du désespoir, ou de la dérision, ou de la chimère. Ne s'agirait-il que d'un corps à corps avec ses rêves? Ne serait-il qu'un lilliputien proférant de belles paroles, roulant sa pierre vers une cime qui ne serait qu'un phantasme? C'est alors que, peu à peu, l'obsession d'une puissance concrète s'installe au faîte de sa conscience: insolente, tentatrice, ironique. On utilise le mot *puissance* de crainte de se brûler les lèvres avec le mot *pouvoir*. Il y a encore de ces mots moins purs, dangereux même, qu'on n'a pas réussi à désamorcer. On lance, à la figure des nouveaux trouble-fête, des "Que faisiez-vous au temps de la grande nuit?". On cherche à se rassurer.... Mais, dans cette dialectique d'une morale de la valeur s'opposant à l'action de la puissance, une transmutation s'opère. La valeur — qu'on avait plus ou moins consciemment identifiée, sinon à une idéologie, du moins à quelque mythe d'un certain humanisme — se fait harakiri, et découvre ainsi le vertige fulgurant de la véritable puissance, du véritable levier de commande. Dans un éclair, on se rend compte que l'action politique est la *puissance suprême* pour incarner les résidus des grands mythes qu'on traînait avec soi douloureusement, depuis le premier instant où notre esprit prit conscience de la Société. Bien entendu, on n'ignorait pas l'essence du pouvoir, mais, pour la première fois, on fait le grand saut pour s'en emparer. On revet la Politique d'une robe blanche, afin, que la noce soit pure et sincère. (C'est d'ailleurs un acte qui, en soi, semble déjà hanté le plus sincère des hommes; si l'on observe bien certaine photo publiée dans les quotidiens.) Ainsi, tout bascule. La dialectique cède la place au compromis. Celui-ci toise la revendication, qui a quelque vulgarité, quelque lourdeur de putain. Nouveau dualisme: le couple compromis-revendication s'est substitué à la vénérable dialectique valeur-puissance, dont pourrait nous parler longuement Fernand Dumont. Feu le mysticisme! nous voilà en pleine arène. Les deux formes d'action sont démystifiées. Maintenant, las de la revendication, qui n'est peut-être en somme qu'une action négative, qu'un rabâcha-

ge de masochiste, on prône le dynamisme positif de l'action politique, lequel, par définition, n'est qu'un engagement, ou plutôt, un slalom de plus en plus subtil à travers les bornes du compromis. La tragédie de la valeur impuissante est transfigurée par la découverte de la liberté efficace qu'est la puissance. C'est ce qu'un philosophe anglais avait compris, il y a près de trois siècles. Et d'ailleurs tous les grands politiques avant lui.... Cette lutte des classes, dont parle Marx, n'a pas d'autre sens. Et que dire de la volonté de puissance de Nietzsche? Je n'ai jamais compris que l'homme, qui se veut un agent des événements, ne s'empare pas de la seule puissance qui est soit politique, soit économique. Aux grands desseins, les grands moyens. Nos héros marchent fièrement, lucidement vers la puissance.... Ils ont quarante-cinq ans.... Ils ont de grands desseins.... Ils se donnent l'outil pour agir....

Donc, il s'agit bien d'une nouvelle renaissance, et surtout, d'un nouvel espoir de retrouver, malgré tout, la fraîcheur, l'authenticité des beaux mythes de sa jeunesse. On s'est hissé à la vérité qui a fait la force de l'Anglo-Saxon. On est "acculturé" beaucoup plus sérieusement qu'on ne veut l'admettre. Le processus d'identification est irréversible. On est, à son insu, des produits de l'Histoire. Enfin, le terrain est de roc, et l'on pourra agir comme tout Nord-Américain digne de ce nom. Tout ce passé de défaites, d'aliénation, de petitesse, de cauchemars, de pauvreté, comme une défroque glissera alors des épaules.... Ainsi naissent de nouveaux héros. Ils ressemblent à s'y méprendre à des Vénus de Botticelli sortant de la mer....

2. QUESTIONS DE CIVILISATION ET PROBLEME D'IDENTITE NATIONALE

A) Les 45 et les 25 ans.

Mais revenons à la tactique de Pearson. Enfin, il aura des hommes, des confédéralistes sincères, des allergiques à toute forme de nationalisme revendicateur; enfin il aura des purs qui défendront les positions des Québécois vraiment clairvoyants et pragmatiques. Ces hommes sont d'autant plus honnêtes, qu'on ne réussira jamais à trouver, dans la province des ancêtres, d'humanistes plus convaincus, de plus touchants universalistes. Quels flambeaux ils furent! quand ils se consumaient courageusement dans la nuit d'un temps a-historique. Ils ont oeuvré pour que leurs

frères accèdent au moins à l'Histoire, pour qu'ils se façonnent une conscience de l'historique, pour qu'ils se dégagent d'une société

Or, voilà que l'irruption de l'Histoire est soudaine et brutale. Une sorte d'éclair se produit entre le sol de 1837-1838 et le ciel archaïque de 1963. Voilà que l'Histoire, dans une frénésie d'accélération, s'incarne en *d'autres hommes* qui, dans la conjoncture tragique d'une mise en accusation de la Confédération, ne pouvaient être que des antagonistes, des revendicateurs absolus, de nouveaux rebelles, des nationalistes irréductibles. Or, nos anciens héros sont nus depuis que Duplessis est mort. Bien sûr, ils ont les yeux fixés sur les Noirs américains, ou sur le Vietnam, ou sur la bombe thermonucléaire. Cependant, au Québec, leur prise de conscience, leur intuition des faits ne correspond pas à la réalité profonde, à l'intransigeance d'une génération qui les cite à la barre d'une nouvelle Histoire. Car, maintenant, toute la crise qui s'élève jusqu'à la tragédie, est saisie dans une optique nationaliste et marxiste. Alors les anciens humanistes deviennent les traîtres typiques et irrécupérables. Nous assistons à l'affrontement, d'une part, d'une exigence de réponse globale, laquelle ne peut que refuser le dialogue; et, d'autre part, d'un effort de persuasion pour imposer des solutions partielles à des questions partielles de société industrielle. Sans d'authentiques revendications, sans de puissance concrète, nos humanistes ne peuvent que se survivre, la tête tournée, nostalgique, vers les véritables agents de l'Histoire qu'ils furent. Alors, pour de tels hommes qui s'agrippent sincèrement à leurs idées, qui souffrent de la menace pesant sur la Confédération, parce que leur rêve de fraternité universelle risque évidemment de s'effriter, il ne leur reste plus qu'une solution, afin de respecter leur propre fidélité: s'engager dans l'action politique sur la scène même de leur choix, de leur croyance profonde, de leur plus sincère allégeance. Ainsi ils accèdent aux problèmes graves et complexes, ils visent le pouvoir qui peut seul vraiment les régler.

B) Les 45 et les 35 ans.

De toute façon, ne pouvant échapper à la politique, les 45 ans décident de projeter leur propre vision. Ils glissent de la gauche vers le centre. Ils seront des êtres libres, plus scientifiques qu'idéologues, s'appliquant à bâtir l'assise de leur plus noble mythe. Ils sont à la fois des esprits scientifiques, des technocrates et des romantiques: c'est ce qui les particularise. Ils ont pris conscience simul-

tanément des sciences sociales, du fascisme et du duplessisme. Comment n'auraient-ils pas été des tourmentés? Par la science économique et le syndicalisme, ils apprirent à cerner la réalité quotidienne dans toute sa dialectique; c'est-à-dire qu'ils découvrirent la faiblesse tragique de notre nation et la fragilité de son intégration à une civilisation nord-américaine qui pourtant est nôtre. Par le duplessisme et le fascisme, ils en vinrent à haïr le *nationalisme* qu'ils ont confondus avec le sentiment simple et naturel de l'unicité national. Ils ne sont jamais libérés de cette méprise. Celle-ci est en quelque sorte devenue le sceau de leur identité. Comme les Noirs américains se battirent pour l'Amérique *blanche*, mais n'osèrent jamais défendre, jusqu'à récemment, leur propre dignité; ainsi ces hommes furent sensibilisés à tout drame, à toute injustice, à tout impérialisme qui dévoraient la qualité humaine des *autres* hommes. S'ils surent souffrir pour l'Ouvrier, pour une classe; par contre, ils ne réussirent pas à s'aimer en tant que Québécois. Ils ont milité pour de grandes idées, mais comme l'a si bien exprimé Raymond Aron, dans son ouvrage *Paix et guerre entre les nations*, si "Les idées sont plus malléables que les âmes, la nationalité est inscrite dans les âmes, non dans les idées." Il semble que nos humanistes furent aliénés de leur âme, qu'ils ne connurent pas cet amour, cette pitié tendre pour l'arbre frêle d'où ils émergèrent; pour cette pauvre petite patrie qui était moins qu'une ombre dans l'histoire infinie du monde. Ils s'étaient mis au service de problèmes pernicioeux et urgents qui touchaient le pain quotidien.... Qu'ils eussent été au Brésil ou au Vietnam, ils auraient sans doute agi de même.... Je crois qu'ils sont avant tout frappés par la misère de l'homme dans sa vie quotidienne. Là est le secret de la qualité d'une certaine action. Parce qu'ils furent les témoins lucides de leur société archaïque, qui se métamorphosait en société industrielle, comment n'auraient-ils pas été pris de panique devant la multitude des questions, des conflits qu'une telle époque de transition ne pouvait que soulever? Ils n'eurent pas le temps de se préoccuper de l'unité linguistique de leur communauté nationale, de la qualité de cette langue qui, pourtant, est la seule marque d'identité de ces êtres dits Québécois qui participent de la civilisation nord-américaine et de la vaste culture européenne.

Les 35 ans, peut-être parce qu'ils étaient avant tout des poètes, des romanciers, des cinéastes ou des peintres, sont partis à la recherche de notre âme. C'est là qu'ils ont découvert leur souche nationale, leur nationalité, leur profonde racine. Ils se sont recon-

nus. Ils ont mis fin à l'errance. Ils s'en sont pris à l'informe. Ils n'ont pas cherché le sentiment national, celui-ci les a cravachés au visage. Les 35 ans nous ont identifié, ont crevé la torpeur, ont chanté fièrement leur âme, notre âme: on les a qualifiés de dilettantes, de "littéraires". Et voilà que les deux générations en quête de l'Homme véritable, se sont tournées le dos, se sont accusées d'être des déracinées. Sans doute les 35 ans ne furent pas des syndicalistes, mais là n'était pas leur tâche. Ils s'attaquèrent au problème de leur racine comme hommes surgissant dans l'Histoire, dans telle nation. Ils se sont à la fois attaqués aux problèmes de leur identité et de leur qualité d'homme. Parce qu'ils étaient écrivains, sans doute, ils ont découvert que la qualité d'un homme sur le plan intellectuel était moins la somme des valeurs dites nationales, qui auraient pu leur être transmises par la mémoire collective, que la vigueur, la valeur de la langue maternelle à laquelle ils s'identifiaient dans leur vie quotidienne: ils ont senti qu'elle était le produit d'une osmose dynamique d'un cerveau et d'une structure linguistique. C'est pourquoi, peu à peu, ils en sont arrivés à la conclusion que la qualité linguistique de notre communauté était plus importante que la persistance de pseudo-caractères dits nationaux, plus ou moins folkloriques, plus ou moins réels. Ils ont compris, qu'en définitive, l'unité la plus radicale et la plus forte d'une communauté d'hommes prend racine dans ce sous-sol *infraculturel* qu'est une langue. C'est par elle qu'une communauté doit répondre au défi du milieu, et que l'ensemble des réponses, agissant contre l'entropie, engendrera une culture authentique plus ou moins forte, c'est-à-dire un éventail d'oeuvres de valeur universelle. C'est donc dans la façon de structurer linguistiquement nos réponses, dans notre milieu, que nous accèderons à une personnalité collective vivante et riche. Mais, ne l'oublions pas, cette réponse se fera malgré tout dans le contexte précis de la civilisation nord-américaine. Or, la langue dominante est l'Anglais. Là est notre tragédie, parce qu'elle met en cause notre âme et notre avenir. Aux 45 ans qui ne parlaient que de bilinguisme, nous avons prouvé la nécessité, *sur le plan collectif*, de l'unilinguisme. Que l'on considère notre situation. Que l'on réfléchisse à la conclusion de l'historien Pierre Chaunu, dans son livre *L'Amérique et les Amériques*: "Au début des années 60, il n'y a plus, au vrai, d'histoire américaine, il y a, tout au plus, une modalité américaine de l'histoire du Monde."

Or les Pelletier, Trudeau et Marchand s'en sont pris à des problèmes de civilisation; ce qui, évidemment, est également urgent puisqu'il faut déjà planifier notre éducation et toute notre structure socio-économique en prévision de la *transformation de notre société industrielle en société cybernétisée*. Mais ils ont complètement négligé la question la plus élémentaire, la plus fondamentale d'une structuration linguistique qui doit répondre au défi de cette énorme civilisation nord-américaine. Ce sera l'honneur des 35 ans d'avoir pris conscience de la crise essentielle, la plus tragique à long terme, puisqu'elle met en péril notre identité, notre âme, en tant qu'être humain enraciné dans un milieu, avec telle hérédité historique. Il est donc normal que, s'attaquant à des questions *économico - sociales de civilisation*, de société industrielle, les 45 ans exaltent l'avenir d'une Confédération forte, et qu'ils se mettent à son service. Quant à nous, nous sommes tenaillés par un problème beaucoup plus élémentaire, beaucoup plus fondamental, je le répète. Notre existence de Québécois, d'écrivains québécois, n'a plus aucun sens sans cette matrice saine, féconde et puissante d'une communauté, d'une société, d'une nation normale de langue française. Il est donc très urgent qu'on distingue lucidement les questions qui sont propres aux sociétés industrielles, (lesquelles sont par conséquent des questions de civilisation) du problème tragique, et presque biologique, de la structuration d'un cerveau d'homme par une langue. Car c'est dans la mesure où ce dernier problème sera résolu *promptement* qu'existera ou non une nation québécoise. Or, ici, le drame éclate, parce que cette crise aiguë ne pourra être dénouée que par l'action politique, sur le plan politique, dans une nouvelle vision politique de l'histoire du Canada. Et l'on peut toujours se demander si nos politiciens auront l'envergure, la détermination et le courage de repenser la situation, avant que leur gouvernement "voit le monde à travers les calculatrices". Car alors, comme l'a souligné Donald Michael, même les licenciés seront incapables, non seulement de comprendre les bases des décisions des gouvernements mais surtout d'accéder à l'information qui permette d'arriver au pouvoir et de s'y maintenir. Seuls quelques privilégiés parviendront à s'introduire dans l'olympes des technocrates-cybernéticiens.

La décision des Pelletier, Trudeau et Marchand est donc l'aboutissement d'une logique rigoureuse. Mais ce choix ne reposerait-il pas sur une terrible méprise? C'est pourquoi ces hommes ne

sont pas prêts de sortir de l'ambiguïté, à moins qu'ils ne projettent le faisceau de leur lucidité sur la question qui nous torture. L'histoire, même s'il n'y a plus que des morts, les jugera sur l'énergie, l'intelligence, l'imagination politique et le courage qu'ils auront mis à la solution de ce dualisme. Il faut que ce dualisme de langues, qu'on appelle *bilinguisme*, se transmue en dualité de langues, c'est-à-dire, en coexistence de deux langues, de deux unilinguismes. Tout compromis, sur cette question, ne sera qu'hypocrisie et trahison. Car tout le problème de notre nationalité est là.... On ne peut que sauver ou vendre notre âme collective.

3. L'INTUITION DE PEARSON

Monsieur le Premier Ministre veut créer une équipe de gloire, qui ne pourrait être que le plus noble contrepoids de cette autre équipe de gloire qui a pris le pouvoir à Québec. Il s'efforce de dénouer la crise constitutionnelle pour 1967. Enfin il aurait des hommes qui pourraient discuter sur le même plan, avec la même intransigeance et le même prestige toute la question dramatique des relations Ottawa-Québec. Ces ministrables ont cette particularité évidente, aux yeux du Canada anglais, de n'être pas des nationalistes à la René Lévesque. Il y aura donc vraisemblablement un certain affrontement, sinon un antagonisme irréductible. Qu'on pense aux personnalités d'un Lesage et d'un Pelletier qui se rencontreraient autour d'une table. Toutefois, il y aurait tant d'intégrité, de part et d'autre, que la seule confrontation de tels hommes qui, ne l'oublions pas, regardent dans la même direction, aurait des chances d'être une joute fastueuse où la Confédération sortirait plus forte. Mais quelle Confédération? Car le compromis autour d'une table, les techniques de persuasion maniées par tant d'esprits éclairés qui ont passé leur vie "à situer les problèmes", à refuser toute réponse globale, à l'instar de leurs maîtres en politique et en économique, les Anglo-Saxons; un tel compromis pourrait très bien être incompatible avec la dialectique nécessaire, dynamique, de ce moment précis de l'Histoire. Pearson a saisi qu'il fallait, à tout prix, que les Canadiens français détournent leurs yeux de Québec pour se laisser aimer par ce centre qu'est Ottawa. Les nouveaux Pères trouveront-ils là, solution qui serait l'expression des Québécois? Chose certaine, la joute, dorénavant, se fera de beaux esprits québécois. Il n'y aura de bouc émissaire canadien-anglais. Les Canadiens pourront enfin s'atteler aux tâches

urgentes de la grande nation qu'est "le Canada bilingue et biculturel". Le Canada anglais verra peut-être, avec son oeil pragmatiste, que monsieur Pearson a trouvé, dans l'immédiat, la solution géniale à une crise qui risquait de s'éterniser.... Les jeux sont faits. Une génération, celle qui accède au pouvoir, a choisi... Le bipartisme est renforcé. (Nous sommes bien Nord-Américains.) Les Québécois déambuleront émerveillés parmi les pavillons de l'Expo 67. Mais qui, pendant tout ce temps, tiendra la véritable barre de l'Histoire ?

Fernand OUELLETTE